

sans avoir fait la course projetée ; rien ne l'intéressait plus, maintenant. Lorsque Émile revint, elle lui demanda, à brûle-pourpoint :

— Quand partons-nous ?

Il la regarda, très étonné.

— Quand tu voudras. Tu as donc assez de l'Italie ?

— J'en ai trop.

Tout le temps du diner, elle parla de leur départ. Emile s'y prêta volontiers. Il avait ses motifs pour cela.

Vingt-quatre heures après les jeunes époux se retrouvaient assis en face l'un de l'autre, dans un wagon réservé.

Clotilde s'appuyait nonchalamment au coin du compartiment, dans une pose pleine d'abandon. Ses yeux noirs brillaient d'un doux éclat sous sa voilette ; la peluche sombre de son costume de voyage faisait ressortir la forme admirable et la blancheur de ses mains, posées sur ses genoux. Elle avait fourré dans le gousset de sa jaquette ses longs gants chamois.

Le ciel d'Italie resplendissait autour d'elle, mais Clotilde ne songeait guère au ciel d'Italie.

Elle souriait en regardant son mari.

— A Paris, se disait-elle, il ne passera pas ses journées à visiter des monuments ; je l'aurai tout à moi.

Le mari regardait sa femme, en lui rendant son sourire.

— Elle est jolie, pensait-il, mais quelquefois bien assommante. A Paris, elle va retrouver ses parents, je serai beaucoup plus libre.

Et le train passait à toute vapeur, berçant leurs illusions de son bruit monotone.

XIV

Pendant que Clotilde faisait son voyage de noces, plus ou moins gaiement, comme nous l'avons vu, son ancienne institutrice se trouvait en proie à des difficultés grandissantes. La gêne avait décidément élu domicile dans le petit appartement de la rue de Condé.

Pepa, dont la santé se trouvait profondément atteinte et le cerveau très ébranlé, ne pouvait quitter son lit, à cause de l'extrême faiblesse à laquelle l'avait réduite sa maladie. C'est à peine si on pouvait la soulever assez sur ses oreillers, pour la faire manger à son aise. La fièvre étant tombée, le médecin prescrivait une nour-